

B. — Traitement de l'eczéma aigu.

Le traitement ressemble beaucoup à celui de l'herpès. Toutefois, l'eczéma qui est accompagné d'une vive inflammation de la peau, soit érythémateuse, soit pustuleuse, peut réclamer l'emploi d'une saignée du bras ou d'une application de sangsues à l'anus.

On prescrit en outre des bains tièdes et prolongés, rendus émoullients par le moyen des décoctions de son, d'amidon, de plantes mucilagineuses, et les lotions de même nature. M. Devergie loue beaucoup les irrigations fraîches et continues (1). On peut rendre les bains très-légèrement sulfureux, si la maladie résiste et si l'irritation n'est pas vive.

Le malade est soumis à un régime sévère; il prend des tisanes délayantes, de la décoction de tiges de douce-amère, du petit-lait et des bouillons de veau et de plantes dites dépuratives, comme le pissenlit, la fumeterre, le cresson, la bardane, le menianthe, etc. On peut donner quelques légers purgatifs.

Plusieurs moyens ont été conseillés pour combattre le prurit et l'inflammation. Les meilleurs sont des cataplasmes de riz ou de semoule, ou tout simplement la poudre de fécule de pommes de terre, ou de riz, ou d'amidon, répandue sur les parties excoriées.

Hebra (2), Martin-Solon (3), ont préconisé l'oxyde de zinc. Jadelot se servait d'un limiment savonneux hydro-sulfuré (4). M. Trousseau a eu recours très-souvent avec succès à des lotions dont voici la formule :

Sublimé corrosif..... 0^{gr}50.
Eau..... 4 lit. (5)

(1) P. 251.

(2) Cazenave, *Annales*, t. II, p. 159.(3) *Bullet. de Thérap.*, t. XX, p. 277. Voici sa formule :

Axonge récente..... 30 gr.

Oxyde blanc de zinc. 3 gr.

(Mêlez pour une pommade.)

(4) *Gaz. des Hôpit.*, 1843, p. 513.(5) *Ibid.*, 1847, p. 627.

Le même médecin conseille aussi les bains dans lesquels on a fait dissoudre 15 grammes du même sel mercuriel (1). A son avis, les bains très-chauds jouissent d'une efficacité non moins marquée (2).

Ces divers moyens très-actifs ne doivent être employés que si l'irritation est atténuée, la fièvre nulle, et surtout si l'eczéma résiste aux émoullients et tend à devenir chronique.

HYDRARGYRIE.

On a donné le nom d'hydrargyrie à un exanthème aigu qui reconnaît pour cause spéciale l'action du mercure.

A. — Historique.

La première connaissance de cette affection cutanée est due à James Henthorn et à Francis M'Evoy, chirurgiens de l'hôpital de Dublin; mais ce fut George Burrowes, médecin de la maison d'industrie de la même ville, qui le premier communiqua ses observations sur ce sujet, dans les leçons qu'il fit en 1798 (3). Toutefois, les professeurs William Dease, de Dublin, et Gregory, d'Édimbourg, s'étaient peut-être antérieurement occupés de ce genre d'affection (4).

Mais ces auteurs s'étaient bornés à énoncer quelques faits isolés. George Alley réunit, en 1804, les premières données que l'observation avait fournies (5). Six ans après, il faisait paraître une monographie plus complète de cette affection, en la désignant sous le nom d'hydrargyrie (6).

(1) *Bullet. de Thérap.*, t. XXXII, p. 146.(2) *Gaz. des Hôpit.*, 1847, p. 627.(3) Cette circonstance fut affirmée par le docteur Stokes à M. Alley. (*On hydrargyria*, préface, p. ix.)(4) *Ibid.*, p. x.(5) *An essay on a peculiar eruptive disease arising from the exhibition of mercury*. Dublin, 1804.(6) *Observations on the hydrargyria, or that vesicular disease, etc.* London, 1810.

Dans cet intervalle, Moriarty (1) et Spens (2) présentèrent des faits nouveaux. John M'Mullin, élève de Gregory, disserta sur ce même sujet (3), et Pearson inscrivit sous le nom d'*eczéma* l'un des effets locaux du mercure (4). Plus tard, Alex. Ramsay, dans une lettre datée de Seetapoor, fait part d'un cas d'*érythème mercuriel* (5), et, à une époque plus récente encore, le Dr Johnstone insère parmi les Mémoires de la Société de Calcutta un autre exemple sous le titre de *lèpre mercurielle* (6). En 1812, Nicholson, à Londres (7), et Joseph Frank, à Vilna (8), recueillaient des faits relatifs à l'exanthème mercuriel.

Dans son traité des maladies de la peau, M. Rayet a accordé une mention spéciale et une place distincte à l'hydrargyrie, en s'appuyant sur les recherches d'Alley et sur ses propres observations (9).

Le Dr Ludwig Dieterich, de Munich, ayant étudié dans leur ensemble les effets pathologiques du mercure, a placé parmi ces effets l'exanthème aigu décrit par Alley (10).

Cet exanthème a encore été observé à Amiens par M. Alexandre (11); à Paris, par M. Baron (12); à Boston, par M. Darkée (13).

Si personne n'a contesté l'influence toxique du mercure, un certain nombre de médecins ont refusé d'admettre l'action directe et comme spécifique de cet agent sur le tissu cutané.

(1) *A description of the mercurial lepra*. Dublin, 1804.

(2) *Edinb. Med. and Surg. Journ.*, t. I, p. 7. Trad. dans les *Annales de littérat. méd. étrang.*, t. VI, p. 460.

(3) *Edinb. med. and Surg. Journ.*, t. II, p. 25.

(4) *Obs. on the effects of various articles of mat. medica on the cure of lues venerea*, chap. XIII, p. 167.

(5) *Edinb. Med. and Surg. Journ.*, t. VII, p. 269.

(6) *Transactions of the Med. and Physic. Society of Calcutta*, t. III, p. 281.

(7) *Case of erythema mercuriale, accomp. by an affect of the cornea*. (*Edinb. Journ.*, t. VIII, p. 39.)

(8) *Acta instituti clinici vilnensis*, ann. III, p. 22. (Deux observations.)

(9) *Mal. de la peau*, t. I, p. 439.

(10) *De la maladie mercurielle et de ses diverses formes*. Leipzig, 1837. Extrait dans *Archives méd. de Strasbourg*, t. IV, p. 258; — et dans *Journ. des Conn. méd.-chir.*, 1840, juillet, p. 20.

(11) *Journal hebdom.*, 1834, t. I, p. 103.

(12) *Gaz. méd.*, 1850, p. 25 et 71.

(13) *American Journal of med. Sciences*, 1851, july, p. 106.

Déjà Chisholm avait essayé de prouver que l'espèce d'ulcère regardée par Mathias (1) comme essentiellement due à l'emploi du mercure, pouvait aussi dépendre de causes très-différentes; qu'une affection tout à fait semblable s'observait aux Indes orientales; et il ajoutait que l'exanthème vésiculeux attribué par Alley à l'usage du mercure, pouvait se manifester avec les mêmes apparences, bien que cet agent n'eût pris aucune part à sa production. Pour prouver cette assertion, il citait deux exemples, l'un de Rutter (2) et l'autre de Marcet (3), d'érythèmes ou plutôt d'éruptions vésiculeuses au développement desquelles le mercure paraissait être demeuré étranger. Il en tirait cette conséquence, que des causes diverses peuvent amener des effets analogues, et que l'exanthème nommé hydrargyrie n'est pas un résultat spécial et exclusif de l'emploi du mercure (4).

Bateman, écrivant après Alley, a rattaché l'exanthème mercuriel à l'*eczéma rubrum*, et ne lui a point assigné un rang distinct (5).

C'est aussi sous le titre d'*Eczéma rubrum* que Crawford, de Winchester, a rapporté une observation d'éruption vésiculeuse due à l'action du mercure, et reproduite, non sous l'influence de ce métal, mais sous celle de l'opium (6).

MM. Guersent et Cazenave, en traitant du mercure dans le *Dictionnaire de Médecine*, expriment l'opinion que l'hydrargyrie n'est point une maladie réelle; qu'elle n'est, à propre-

(1) *The mercurial disease*. London, 1816, 3^e édit.

(2) Le fait rapporté par John Rutter est intitulé: *Case of erythema not occasioned by mercury*. (*Edinb. Med. and Surg. Journ.*, t. V, p. 143.) Il est relatif à un individu qui sept ans auparavant, ayant pris des mercuriaux à forte dose pour une gonorrhée, fut atteint de salivation et eut une hydrargyrie intense. Après ce laps de temps, la même affection se reproduisit, mais sans avoir été, en aucune façon, provoquée par l'emploi du mercure.

(3) *Med.-chirurg. Transact.*, t. II, p. 73. *An account of a severe case of erythema unconnected with mercurial action*. Ce titre est inexact; il s'agit d'un *eczéma* aigu sujet à récidive. J'en parle p. 699.

(4) *Are those diseases attributed to mercurial action on the system of the Human Body, peculiarly and exclusively generated by it? by Colin Chisholm of Bristol, etc.* (*Edinb. Med. and Surg. Journal*, t. VIII, p. 291.)

(5) *Practical synopsis, etc.*, p. 256.

(6) *Edinb. Med. and Surg. Journ.*, t. XVI, p. 37.

ment parler, qu'un eczéma dépendant de l'usage du mercure, comme il aurait pu dépendre de toute autre cause ⁽¹⁾.

Enfin, beaucoup d'auteurs modernes, anglais et français, omettent entièrement l'exanthème mercuriel.

Je n'imiterai pas leur silence. Il y a beaucoup moins d'inconvénients à inscrire sur le tableau des maladies une individualité qui pourrait, à la rigueur, n'y pas figurer, que de négliger une mention dont l'importance ne saurait être contestée, au moins sous le rapport pratique.

Si, en effet, on ignore quelques-unes des formes, même peu fréquentes, sous lesquelles se traduit l'action toxique du mercure, on peut attribuer ces effets à la maladie contre laquelle cet agent est dirigé; et alors, loin d'atténuer la véritable cause des manifestations morbides, on court le risque d'en accroître l'énergie.

Le Dr John Purcell, praticien consommé de Dublin, appelé auprès d'un malade que deux chirurgiens soignaient pour une éruption avec fièvre supposée d'origine syphilitique, jugea que plus on insisterait sur le mercure, plus la maladie ferait de progrès. Par une sorte d'instinct médical, plutôt que par la connaissance théorique ou expérimentale du fait, il conseilla de cesser l'emploi de ce médicament, et bientôt les accidents se dissipèrent ⁽²⁾.

Il n'est donc pas inutile d'étudier un état morbide qui peut en imposer pour un autre, et dont le véritable caractère est facilement saisi quand on en possède la notion préalable.

L'hydrargyrie ne doit point être rattachée à l'eczéma aigu, comme l'a fait Bateman, parce qu'elle n'a pas toujours le même aspect, et qu'elle peut ne pas constituer un exanthème vésiculeux.

B. — Causes de l'hydrargyrie.

L'hydrargyrie n'a pas été observée chez les vieillards. Elle s'est surtout montrée chez les jeunes gens et pendant la seconde enfance.

⁽¹⁾ Dictionnaire de Médecine ou Répertoire général, etc., 1839, t. XIX, p. 579.

⁽²⁾ Alley; *On hydrargyria*, préface, p. vii.

Duncan junior l'a vue chez un enfant de neuf ans ⁽¹⁾. C'est sur des sujets de six à quatorze ans que M. Baron l'a surtout observée. M. Nonat a vu un exemple d'hydrargyrie chez un enfant affecté de croup, et traité par le calomel et les frictions mercurielles ⁽²⁾.

Les individus du sexe masculin y sont plus exposés que les femmes. Sur 43 cas observés par Alley, en dix ans, il en a recueilli 28 chez des hommes, et 15 chez des personnes du sexe féminin. Sur les 8 malades observés par M. Baron, il y avait 7 garçons et 1 fille. Les malades de Spens étaient deux hommes et une femme. Ceux de J. Frank étaient deux jeunes gens. Les malades de Ramsay, Nicholson, Johnstone, Alexandre, étaient des hommes; ceux de M. Rayer, de M. Darkée, des femmes.

Certains individus paraissent spécialement disposés à éprouver les effets fâcheux de l'absorption du mercure. C'est par une sorte d'antipathie organique, qui est quelquefois héréditaire. Il est des personnes qui ne peuvent supporter l'action de ce médicament sans éprouver une vive irritation, du prurit, diverses éruptions ⁽³⁾; on est obligé de renoncer complètement à son emploi. J'ai rencontré des malades ainsi constitués.

Il y a des pays dans lesquels l'hydrargyrie s'est produite avec une assez grande fréquence. Tel est, entre tous, l'Irlande. C'est là qu'un seul praticien en a pu voir, en dix ans, 43 cas. Cette maladie s'est montrée assez souvent en Écosse, à Edimbourg. Ramsay dit qu'elle est commune à Madras ⁽⁴⁾. En France, elle est plus rare.

Le mercure produit l'hydrargyrie, quelle que soit la voie par laquelle il pénètre dans l'organisme. On a vu quelques grains de calomel l'occasionner ⁽⁵⁾. L'intensité de l'exanthème n'est pas en raison de la dose du métal employé. L'onguent

⁽¹⁾ *Edinb. Med. and Surg. Journ.*, t. I, p. 18.

⁽²⁾ *Revue méd.*, 1850, t. I, p. 75.

⁽³⁾ Bonet; *Med. septentr. collatitia*, t. II, p. 386.

⁽⁴⁾ *Edinb. Med. and Surg. Journal*, t. VII, p. 269.

⁽⁵⁾ Alley, obs. 3^e.

mercuriel administré en frictions paraît avoir été l'un des agents les plus fréquents de sa production. Chez les jeunes malades de M. Baron, c'était pour combattre la variole que l'onguent mercuriel avait été répandu sur la face. Peut-être les pustules offraient-elles une voie plus facile à l'absorption du médicament.

Le contact d'un simple emplâtre mercuriel sur une peau saine peut produire l'éruption caractéristique. Le fait publié par M. Darkée en donne la preuve. Il s'agit d'une fille de dix-neuf ans, fortement constituée, qui, pour une tumeur du sein droit, recouvrit toute la partie d'un large emplâtre mercuriel. Au bout de douze jours, il survint un exanthème vésiculeux, avec chaleur et prurit, s'étendant à presque tout le corps. Malgré les grandes proportions de cet exanthème et l'intensité des phénomènes généraux qui l'accompagnaient, la dessiccation s'opéra vers le treizième jour ⁽¹⁾.

J'ai vu récemment des frictions faites avec le stéarate de mercure, sur une tumeur du thorax, produire chez un adulte un exanthème vésiculeux qui se dissipa au bout de peu de jours.

Une des circonstances les plus favorables, sinon à l'introduction du mercure, du moins à l'effet pathogénique qui en est la conséquence, est, de l'aveu de plusieurs observateurs, et principalement de Gregory, de M'Mullin ⁽²⁾, de Johnstone ⁽³⁾, etc., l'impression de l'air froid ou de l'eau froide sur la surface du corps.

Je vis venir à l'hôpital, au mois de janvier de l'année 1853, une femme âgée de trente-huit ans, qui, ayant soigné un malade auquel les frictions mercurielles étaient conseillées, et qui les avait elle-même administrées, eut sur les avant-bras et les poignets une éruption vésiculeuse réellement hydrargyrique. Cette femme avait subi l'impression du froid.

L'exanthème mercuriel peut se reproduire sous l'influence

⁽¹⁾ *American Med. Journal*, 1851, July, p. 106.

⁽²⁾ *Edinb. Med. Journal*, t. II, p. 29.

⁽³⁾ *Transact. of Calcutta*, t. III, p. 282.

de telle ou telle autre action, comme celle de l'antimoine ⁽¹⁾ ou de l'opium ⁽²⁾.

Mais de toutes les occasions de récurrence, la plus puissante est le retour à l'emploi des mercuriaux. Des faits assez nombreux ont rendu cette cause parfaitement évidente.

Il faut donc admettre que l'hydrargyrie est un effet bien réel de l'action du mercure. Mais comment se fait-il que cet effet soit si rare; que MM. Serres, Lisfranc, Nonat, Gariel, n'aient pas vu les varioleux traités par les emplâtres ou les onguents mercuriels offrir d'exanthème; et que M. Briquet ne l'ait rencontré que trois fois sur quarante essais analogues?

C. — *Symptômes, variétés et marche de l'hydrargyrie.*

Les symptômes de l'hydrargyrie ne se manifestent pas toujours pendant l'emploi des mercuriaux. Ils peuvent ne survenir que quelques jours après la cessation de ces médicaments ⁽³⁾.

Alley et M. Rayet ont divisé l'hydrargyrie en trois variétés, qu'ils ont désignées sous les noms de *mitis*, *febrilis* et *maligna*. Ce ne sont que des degrés de la même affection. Si on avait égard aux formes spéciales de l'éruption, on pourrait également diviser l'hydrargyrie en *erythémateuse*, *papuleuse* et *vésiculeuse*.

L'exanthème mercuriel est souvent précédé ou accompagné d'un sentiment de chaleur et de picotement à la peau.

La peau présente une teinte rosée ou rouge, qui se manifeste par des points nombreux ou par des taches, ou par des plaques plus ou moins étendues. Ces taches ou ces plaques présentent bientôt des saillies ou des papules plus ou moins colorées (cette forme a été observée par M. Baron), ou des

⁽¹⁾ Chisholm; *Edinb. Journal*, t. VIII, p. 302.

⁽²⁾ Crawford; *Edinb. Journal*, t. XVI, p. 37.

⁽³⁾ M. Baron dit quatre à sept jours. (P. 72.)

vésicules petites et rapprochées, qu'on ne distingue bien que quand une vive lumière les éclaire.

Ces vésicules contiennent un fluide séreux; s'il s'écoule par le déchirement de l'épiderme, il peut acquérir bientôt une odeur fétide, analogue, dit Spens, à celle du poisson altéré.

L'exanthème mercuriel affecte le plus souvent les cuisses, le scrotum, les aines, l'abdomen. Il commence quelquefois sur une partie assez distante de celle qui a reçu le contact du topique mercuriel. On l'a vu sur le dos des bras et des mains, jusqu'au bout des doigts⁽¹⁾; il est rare à la face⁽²⁾. Il peut s'étendre à presque toute la surface du corps (Alley, Moriarty).

S'il occupe une vaste étendue ou s'il se manifeste chez un sujet irritable, il s'accompagne de divers phénomènes généraux, tels qu'une chaleur élevée de la peau, la fréquence du pouls, la dyspnée, la turgescence de la face, souvent une pharyngite, avec formation de vésicules sur le voile du palais⁽³⁾.

Il est assez remarquable qu'avec l'hydrargyrie s'observe très-rarement le ptyalisme, qui semblerait, à cause de l'identité d'origine et de sa fréquence habituelle, devoir en être la coïncidence la plus constante et l'indice le plus positif.

La durée de l'exanthème mercuriel varie généralement entre sept et quatorze jours. Elle a été de seize jours (Alexandre). Elle peut se prolonger bien davantage lorsque l'intoxication persiste. Elle a été d'un mois et demi (Nicholson, Johnstone), de trois (Spens, 1^{re} obs.) et quatre (Ramsay) mois.

L'hydrargyrie peut se terminer sans desquamation⁽⁴⁾. Elle laisse plus souvent après elle une desquamation, qui est furfuracée⁽⁵⁾ ou qui s'opère par lambeaux assez larges ou par petites écailles⁽⁶⁾.

Après cette exfoliation, la peau reste rude, un peu rouge et parfois écailleuse.

⁽¹⁾ Johnstone, p. 283.

⁽²⁾ Ramsay, p. 271.

⁽³⁾ Baron; 2^e obs.

⁽⁴⁾ Alley, p. 25.

⁽⁵⁾ Rayer, p. 455.

⁽⁶⁾ Alexandre, p. 107.

Quelquefois il se manifeste alors des tuméfactions de ganglions, des furoncles, des abcès⁽¹⁾.

Si l'introduction du mercure continuait, si la cachexie qui en est la conséquence s'aggravait de plus en plus, on verrait survenir la diarrhée, le délire, le coma et même la mort⁽²⁾.

D. — Diagnostic et pronostic de l'hydrargyrie.

Cette affection, comme on peut s'en être aperçu par la description qui précède, ressemble à divers autres exanthèmes. On peut, en effet, croire à l'invasion d'un érysipèle, d'une rougeole⁽³⁾, d'une scarlatine, d'une urticaire; mais la marche bien connue de ces affections cutanées, les phénomènes généraux qui les accompagnent, et l'absence des vésicules, empêchent une confusion qui n'est possible que dans les premiers moments.

L'hydrargyrie ressemble, dans l'une de ses formes, à l'eczéma; mais la spécificité de sa cause établit une différence essentielle.

L'hydrargyrie n'est le plus ordinairement qu'une maladie peu grave, dont l'issue rapide paraît surtout dépendre de la cessation immédiate de la cause qui l'avait fait naître.

Mais elle peut être opiniâtre et même mortelle. Alley a vu cette terminaison funeste avoir lieu huit fois sur quarante-trois cas, sans doute par suite de coïncidences graves.

E. — Traitement de l'hydrargyrie.

Le traitement de l'hydrargyrie est fort simple. Il faut, dès que le caractère de la maladie est connu, supprimer sa cause et employer des bains émollients, des boissons délayantes, un régime sévère. On peut avoir recours à quelques légers purgatifs, s'il existe un état saburral, si la fièvre n'est pas forte et si les voies digestives ne sont pas irritées.

Lorsque la maladie se prolonge, on rend les bains légè-

⁽¹⁾ Johnstone, p. 291.

⁽²⁾ Alley, p. 30, p. 36.

⁽³⁾ Voyez surtout les observations de M. Baron.

ment sulfureux. Ce moyen, employé par Jos. Frank, me paraît devoir être fort utile; mais je ne lui crois pas le genre d'utilité que lui trouve Frank, qui le conseille comme pierre de touche propre à distinguer si l'exanthème est mercuriel ou syphilitique. On sait combien sont favorables les bains sulfureux dans les affections syphilitiques, quand il y a eu emploi abusif des mercuriaux. De ce qu'un exanthème serait avantageusement modifié par les bains sulfureux, il ne s'en suivrait pas qu'il n'était point de nature vénérienne.

PEMPHIGUS AIGU.

Le mot *pemphigus* désigne une affection cutanée qui consiste en des phlyctènes, ampoules ou bulles contenant un fluide séreux.

Ce ne sont à proprement parler que des vésicules, mais d'un volume plus grand et contenant une quantité plus considérable de sérosité. Ces phlyctènes ne dépendent pas le plus ordinairement de l'action immédiate d'un agent extérieur (1); elles naissent sous une influence intérieure ou générale.

Le pemphigus se divise en aigu et en chronique. Ce sont deux genres parfaitement distincts, malgré leur appellation commune et des apparences analogues.

Il ne s'agit actuellement que du *pemphigus aigu*, fébrile, parcourant ses périodes dans l'espace de deux, trois ou quatre septenaires. Comme appendice, il sera fait une mention spéciale du *pemphigus des nouveau-nés*, maladie très-grave, d'une nature particulière et d'une durée ordinairement fort courte.

A. — Historique du pemphigus aigu.

Hippocrate a très-certainement indiqué le pemphigus dans le passage suivant :

« A Cranon, pendant les chaleurs, il y eut des pluies abon-

(1) Les cantharides, les épispastiques, l'eau bouillante font naître la vésication, sorte de é sion à laquelle le pemphigus peut être fort justement comparé.

» dantes et continues, surtout par le vent du midi; il se formaient dans la peau des humeurs qui, renfermées, s'échauffaient et causaient du prurit; puis s'élevaient des phlyctènes semblables aux bulles produites par le feu, et les malades des éprouvaient une sensation de brûlure sous la peau (1). »

Ailleurs, Hippocrate, parlant des diverses sortes de fièvres, dit qu'il en est de *pemphygodes* (2).

Voilà donc saisis à leur source la plus antique et la maladie et son nom. Toutefois, la signification de ce terme était très-vague; et Galien, dans son commentaire (3), ne réussit nullement à lui donner de la précision.

Pour avoir du pemphigus une idée plus exacte, il faut arriver à Fernel. En traitant des affections externes et des pustules, il parle des phlyctènes et des phlyctides des Grecs, qui se forment subitement sous l'aspect de bulles transparentes, pleines d'une sérosité jaunâtre, et analogues à celles que produit l'eau bouillante. Elles sont sans douleur, et guérissent en se rompant et laissant écouler le fluide qu'elles renferment (4).

Bientôt les faits de pemphigus se multiplièrent dans les recueils d'observations. On en trouve dans ceux de Forest (5), de Schenck (6), de Zacutus Lusitanus (7), de Riedlin (8). Mais ces faits sont en général peu détaillés. Une histoire plus complète fut tracée par Charles Lepois; c'est celle d'un enfant de noble famille, chez lequel existait une fièvre grave avec des symptômes très-fâcheux, dyspnée, céphalalgie, délire. Vers le quatrième jour, des taches se formèrent sur tout le corps. Elles s'élevèrent, s'élargirent, occasionnant de vives démangeaisons et formant des vésicules plates et transparentes remplies de sérosité. Cette éruption diminua le quatorzième jour;

(1) 2^e livre des *Épidémies*. (Œuvres d'Hippocrate, trad. de Littré, t. V, p. 73.)

(2) 6^e livre des *Épidémies*, sect. I, t. V, p. 275.

(3) In lib. IV Hipp. *De vulg. morb. Comment. primus*. (Opera, t. IV, p. 124, H.)

(4) *Universa medicina: de externis corp. affectibus*, lib. VII, cap. IV, p. 461.

(5) *Obs. chir.*, lib. XI, cap. VIII. Il s'agit d'un jeune enfant encore au sein, ayant eu un pemphigus aigu sur le visage.

(6) *Observat. medicarum, rararum, etc.*, lib. VI, obs. 124. Enfant de quatre ans.

(7) *Prax. adm.*, lib. III, obs. 15.

(8) *Obs. med.*, cent. I, obs. 23; cent. III, obs. 48.